

Vestiaire.—Une entente avec un tailleur de la ville peut être organisée sur les bases suivantes : tout d'abord le marchand reste personnellement responsable de ses achats et de ses ventes, sans autre garantie que celle donnée aux fournisseurs privilégiés ; ensuite il consent à soumettre au conseil ouvrier les demandes, les manufactures d'achats, le prix de vente à un taux raisonnable pour le tailleur et pour les ouvriers ; et de par contre les conseillers font la propagande auprès des camarades.

La maison ainsi organisée s'occupe exclusivement des articles pour ouvriers, vêtements pour le travail ou vêtements de dimanches au meilleur marché (laissés pour comptes de tailleurs, les toffes des saisons précédentes et bas prix pour diverses causes qui n'empêchent pas la solidité et le bon usage des étoffes) Des prix de façons affichés permettent aux clients de choisir leurs étoffes et d'avoir des vêtements aux prix les plus bas des maisons de confection.

Par *achats divers*, nous entendons une organisation d'achat et de vente instantanés sans écritures et sans risque de stock. Exemple : Quand il y a une demande de dix mille kilos de houille, on fait venir un wagon partagé le jour même de son arrivée, et payé aussitôt. On peut agir de même pour une pièce de toile, pour des pommes de terre, etc.

CONSEILS AUX OUVRIERS

II. IMPRÉVOYANCE—UNIONS PRÉCOCES.

Une autre source de gêne et de misère pour l'ouvrier, c'est l'imprévoyance, qui donne naissance à deux abus que je vais signaler successivement ; les mariages précoces et le désordre économière.

L'ouvrier qui n'a d'autre moyen d'existence que son travail doit attendre, pour se marier, que ses économies lui aient assuré quelques ressources indépendantes qui puissent subvenir aux nécessités du présent et aux éventualités de l'avenir. Quelque légitime que soit le désir qu'il éprouve, quelque honorable que puisse être la famille à laquelle il demande une compagne, de quelque pure tendresse que son cœur soit pris, la prudence, la prévoyance doivent conserver tous leurs droits. La passion dit : *Hâte-toi.* La raison dit : *Attends.* C'est la raison qu'il faut obéir.

Oui, Joseph, ayez toujours présente à la pensée cette douce perspective d'une heureuse et chaste union ; que cette pensée vous soutienne et vous anime. Mais sachez attendre ; sachez attendre tous deux, si tous deux vous vous êtes fait, avec l'aveu de vos familles, le serment d'une affection qui doit durer jusqu'au tombeau. Un mariage imprévoyant est une des fautes les plus graves qu'un homme puisse commettre ; sa vie ne suffit pas à l'expiation, les résultats en subsistent encore après sa mort.

Ne raisonnez pas comme ceux à qui les économies amassées par leurs parents ont assuré des ressources. Votre fortune, à vous, est dans le travail de vos mains : ne vous chargez donc pas du fardeau d'un ménage avant d'être en état de le supporter.

Cela vous coûte peut-être beaucoup, j'en conviens. Il est si doux, en rentrant le soir, de trouver une tendre épouse qui vient essuyer la sueur de votre front, de voir accourir un charmant enfant, un autre vous-même, qui se jette au-devant de vos caresses ; il est si doux le dimanche de passer avec elle et avec lui toute une longue journée qui semble toujours trop courte, le corps et l'âme se reposent si doucement à causer avec elle, à jouer avec lui ! c'est une si sainte et si agréable pensée que de songer qu'on se fatigue pour eux, et, tout en travaillant, de rêver à leur bonheur ! Oui, ce sont là d'incomparables délices ; mais, voyez-moi, sachez vous en sevrer jusqu'au moment où vous pourrez les goûter sans inquiétude, et où vous ne craignez pas pour ces objets si chers le dénûment et les maux qu'il produit.

Car un mariage imprévoyant, figurez-le-vous bien, Joseph, dans les villes, et pour des ouvriers, c'est la misère, mais ce n'est pas la misère dont on a à souffrir seul ; à celle-là on se résigne : c'est la misère d'être faibles et chéris, ce sont des souffrances qu'on éprouve dans des cœurs qu'on aime, souffrances en comparaison desquelles celles qu'on éprouve personnellement ne sont rien.

On a voulu jouir trop tôt de quelques moments heureux, on a empoisonné tous les jours qui les suivent ; ce sont des fleurs trop tôt écloses, une bise glaciale vient les sécher.

Dans cette vie de gêne et de privations, il arrive trop souvent que le sentiment s'émousse, que les caractères s'aigrissent, et (ce qu'on n'aurait jamais cru possible) qu'on cesse de s'aimer. Alors l'existence a perdu tout ce qui la rendait d'abord aimable et ensuite supportable ; elle n'offre plus que de la fatigue sans repos, des